



Enquête

Archives de la revue Enquête

4 | 1996

La ville des sciences sociales

La rue mode d'emploi

Les univers sociaux d'une rue industrielle

The street, directions of use. The social worlds of an industrial street

Paul-André Rosental



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/enquete/793>

DOI : 10.4000/enquete.793

ISSN : 1953-809X

Éditeur :

Cercom, Éditions Parenthèses

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 1996

Pagination : 123-143

Référence électronique

Paul-André Rosental, « La rue mode d'emploi », *Enquête* [En ligne], 4 | 1996, mis en ligne le 11 juillet 2013, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/enquete/793> ; DOI : 10.4000/enquete.793

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

La rue mode d'emploi

Les univers sociaux d'une rue industrielle

The street, directions of use. The social worlds of an industrial street

Paul-André Rosental

« Les numérotages effroyablement multipliés lui semblaient réduire la ville entière à la page d'un grand registre, démesuré, fantastique, aux lignes et aux figures tirées au cordeau et entrecroisées. »

Henry James

- 1 « Rares sont les quartiers dans lesquels un ensemble départemental déterminé présente un pourcentage particulièrement élevé et se distingue du reste de la population par un certain isolement professionnel et social, par une certaine préférence dans les localisations. La lecture attentive des listes électorales a vite raison des témoignages littéraires les plus tenaces. Il n'y a pas de quartiers auvergnats, de quartiers lorrains ou de quartiers bretons¹. » En découvrant que la rue de Lappe, ghetto auvergnat selon Balzac et Daudet, ne comptait en 1872 que 4 électeurs originaires du Cantal sur 158, Louis Chevalier contribuait à asseoir la légitimité de la quantification en histoire : la statistique, en éradiquant les images d'Épinal, permettait d'établir une image plus fondée de la réalité sociale².
- 2 Trois décennies de cliométrie intensive ont mis à mal cet espoir, l'heure des bilans, parfois affligés, sonnant autour de 1980³. Il en a résulté un relativisme multiforme, débouchant ici sur un intérêt exclusif porté aux « représentations » et à l'étude des catégories, là sur l'affirmation du caractère essentiellement partiel de toute mesure. C'est que la réflexion critique s'est souvent traduite par une simple inversion, une inversion à l'identique : puisque l'on ne pouvait se fier au chiffre, il fallait renoncer à une connaissance pleine et entière du social. De ce point de vue, et malgré la crise apparente de la quantification, le rôle dévolu à la mesure a paradoxalement peu changé en histoire sociale : implicitement, l'identité apparente entre connaissable et mesurable demeure. Seules échappent à ce tableau les approches, peu nombreuses encore, soucieuses d'une explicitation et d'un contrôle des critères d'élaboration de leurs résultats.

- 3 Sans vouloir le développer plus avant, c'est dans ce cadre général de réflexion que nous souhaiterions ici aborder une question classique de l'histoire urbaine, celle de la mesure de la ségrégation spatiale – non pas au sens « ethnique », comme L. Chevalier, mais au sens socio-professionnel. Nous nous référerons pour ce faire à une recherche en cours portant sur une petite rue, en tentant par l'exemple de montrer les problèmes qu'elle soulève⁴. Aussi obscure que la rue de Lappe est célèbre, il s'agit de la rue Wacquez-Lalo, située dans le centre de la commune de Loos, à côté de Lille. On en a suivi les habitants sans discontinuer, de recensement en recensement, pendant plusieurs décennies (ici sur la période 1866-1926), en nous centrant plus particulièrement sur leurs déclarations professionnelles.
- 4 À travers un axe de réflexion commun – en quoi un lieu, et qui plus est un lieu de taille circonscrite, peut-il constituer un univers social pour les individus qui l'habitent –, ce sont trois questions de portée générale que nous aimerions confronter. La première concerne la qualification sociale d'un espace – comment en caractériser la stratification sociale ? Elle renvoie bien entendu au thème de la ségrégation spatiale, c'est-à-dire à l'existence ou non, en un endroit donné, d'un profil social et professionnel dominant.
- 5 À un autre niveau d'observation, plus microscopique, une deuxième gamme de questions porte sur l'effet de l'appartenance à un espace sur les destinées personnelles. Le dépouillement des recensements permet de suivre des dizaines d'individus tout au long de leur existence et de dessiner ainsi un faisceau de parcours, incluant des bifurcations parfois spectaculaires. On peut chercher à déterminer si la stratification sociale de la rue permet de rendre compte de ces itinéraires, et du même coup de rendre compte du foisonnement des parcours observés.
- 6 Enfin, un troisième axe de réflexion concerne l'échelle d'analyse retenue. La tradition sociologique et historique est peu favorable à l'idée de structures sociales locales, ou plus précisément à l'idée de processus locaux de stratification : tout en constatant en de multiples endroits l'existence d'une ségrégation spatiale, elle adhère volontiers à l'image d'une stratification sociale abstraite, qui ne fait que se décliner dans l'espace. Elle dénie ainsi à la rue, voire à la ville, toute spécificité dans son organisation sociale. Examiner comment se construit la structure de la rue Wacquez-Lalo, et en quoi celle-ci se traduit sur le destin de ses résidents, constitue une manière d'interroger ce postulat. Stratification, trajectoires, articulation entre morphologie sociale et cadre urbain, apparaissent ainsi comme trois registres inséparables, que nous serons souvent amené à aborder simultanément.

Mesures et conceptions de la ségrégation spatiale

Vanité de la mesure ?

- 7 Rien de plus simple apparemment, pour mettre en évidence l'éventuelle ségrégation spatiale d'une rue, que de dénombrer les professions de ses résidents. Notre source s'y prête, les recensements mentionnant presque systématiquement cette information. Si l'opération est donc simple, sa restitution l'est moins, et d'abord pour des raisons pratiques : la grande majorité des mentions professionnelles déclarées au cours de la période considérée (69 sur 86, soit plus de 80 %) ne représentent pas même 1 % du total des activités pratiquées. Et même en se concentrant sur les autres, il est difficile de percevoir une physionomie claire, comme en témoigne le listage suivant :

Tableau 1. Fréquence des professions rue Wacquez-Lalo (supérieure à 1 %), une seule mention par individu

PROFESSION	Fréquence	%
Couvreur	3	1.34
Fondeur mouleur	3	1.34
Tapissier	3	1.34
Ajusteur	4	1.79
Peintre	4	1.79
Cordonnier	5	2.23
Rattacheur	5	2.23
Teinturier	5	2.23
Rentier	7	3.12
Sans profession	7	3.12
Jardinier	7	3.12
Charpentier	8	3.57
Serrurier	8	3.57
Fileur	10	4.46
Menuisier	10	4.46
Employé	14	6.25
Journalier	36	16.07

- 8 D'un point de vue professionnel tout d'abord, aucune activité ne surnage dans ce dénombrement, hormis peut-être les journaliers – encore ceux-ci ne représentent-ils que 16 % à peine du total des résidents. La poussière des petites professions va en tout cas contre l'image d'un métier typique à la rue Wacquez-Lalo. En termes de physionomie sociale ensuite, et malgré la présence de jardiniers et d'employés, la figure dominante semble évoluer entre artisanat et monde industriel, mais de manière très floue. Comme toute qualification professionnelle, les mentions déclarées sont polysémiques, et peuvent dessiner des réalités multiples : l'indépendance ou l'apprentissage par exemple dans le cas des menuisiers, des cordonniers ou des serruriers ; le monde de l'usine, celui des petits métiers (ou celui de la vieillesse) dans le cas des journaliers. Tout au plus peut-on attribuer à la rue Wacquez-Lalo une physionomie populaire, mais sans que l'on puisse en préciser davantage le contenu, ou les éventuelles frontières internes : cet espace est-il segmenté socialement ? Les barrières classiques de la sociologie (entre artisans et employés par exemple) y sont-elles opérantes ?
- 9 Le seul résultat que semble apporter la quantification porte donc sur la dimension professionnelle : sur ce terrain au moins, et un peu comme Louis Chevalier et sa rue de Lappe, aucune image-type ne peut être associée à la rue Wacquez-Lalo. Mais ce serait accorder un bien grand rôle à l'opération même de mesure que de s'en tenir à ce seul constat. Le dénombrement que nous venons d'effectuer repose sur un critère précis : afin d'éviter de compter plusieurs fois une même personne, il ne retient qu'une déclaration professionnelle par individu (la première de sa vie adulte dont on ait la trace), dégageant ainsi une image cohérente mais partielle. D'autres définitions sont cependant concevables, à commencer par celle qui lui est la plus opposée : raisonner non pas par individus mais par mentions (en acceptant les déclarations multiples d'un résident

donné), sortir du cadre limité du recensement pour prendre en compte d'autres sources (l'état civil des habitants de la rue par exemple). On obtient alors le dénombrement suivant :

Tableau 2. Fréquence des professions rue Wacquez-Lalo (supérieure à 1 %), toutes mentions confondues

PROFESSION	Fréquence	%
Tisserand	11	1.07
Domestique	13	1.26
Ajusteur	14	1.36
Peintre	15	1.46
Cabaretier	17	1.65
Mécanicien	17	1.65
Cordonnier	18	1.75
Cultivateur	20	1.94
Serrurier	23	2.24
Fileur	25	2.43
Rentier	25	2.43
Tonnelier	26	2.53
Charpentier	29	2.82
Jardinier	31	3.01
Sans profession	32	3.11
Employé	41	3.98
Menuisier	106	10.30
Journalier	115	11.18

- 10 Cette deuxième liste fait d'emblée apparaître l'ambiguïté d'une mesure brute de la stratification professionnelle. Brièvement dit, elle fait surgir des métiers (tisserand, mécanicien, tonnelier) voire des mondes sociaux (domestique, et même cultivateur) nouveaux, en même temps qu'elle modifie la hiérarchie précédente. Alors que ce deuxième comptage fait chuter journaliers et employés, elle double et plus la part des menuisiers, qui deviennent l'une des deux grandes activités de la rue. Ce faisant, elle met à mal le seul résultat qui semblait à peu près acquis jusqu'ici. Il existe donc un lien étroit entre critère de mesure et paysage professionnel perçu, sur lequel il n'est point besoin d'insister. Plutôt que de le décliner à l'infini, nous n'en retiendrons qu'un dernier exemple, l'observation des professions des résidents de la rue Wacquez-Lalo au moment de leur mariage. Si l'on se concentre sur les quatre professions les plus représentées, et qu'on compare leur fréquence avec les deux mesures précédentes, on débouche sur le tableau suivant :

Tableau 3. Trois représentations des professions les plus fréquentes rue Wacquez-Lalo

PROFESSION	Une mention par individu (tableau 1)		Toutes mentions confondues (tableau 2)		Profession des époux résidents lors de leur mariage	
	%	Rang	%	Rang	%	Rang
Journalier	16.1	1	11.2	1	6.6	2
Menuisier	4.5	3	10.3	2	16.4	1
Employé	6.3	2	4.0	3	4.9	3
Jardinier	3.1	7	3.0	5	4.5	4
TOTAL	30.0		28.5		32.4	

- 11 Cette comparaison achève de décrire la complexité du phénomène. Selon les points de vue retenus, la nature professionnelle de la rue Wacquez-Lalo s'inverse : espace de journaliers dans un cas (colonne 1), de menuisiers dans l'autre (colonne 3), la part respective de ces deux activités évoluant dans une symétrie presque parfaite. On retrouve, dans ce petit exemple numérique, et dans la confusion sur laquelle il débouche, la ligne générale de nos propos introductifs. La critique de la mesure, tout d'abord : à l'issue des trois dénombrements que nous venons d'effectuer, la physionomie de la rue Wacquez-Lalo n'est guère plus claire qu'au départ, et apparaît même comme contradictoire. À l'idée d'un comptage brut, suffisant pour éclairer un problème, se substitue une multiplicité de points de vue incompatibles, à laquelle on pourrait être tenté de s'arrêter. La nécessité de procédures de contrôle, ensuite : la seule manière d'échapper à cette forme de cubisme méthodologique est de revenir sur le contenu du phénomène, et d'adresser d'un point de vue sociologique la question de la ségrégation spatiale et de sa mesure.

Morphologie sociale et morphologie spatiale

- 12 Comment se structure l'espace social de la rue Wacquez-Lalo, et quels métiers ou groupes le dominant-ils ? Explorer les perspectives offertes pour aborder cette question requiert au préalable d'explicitier le traitement, par les sciences sociales, de la dimension spatiale de la stratification sociale. Un premier axe, issu de la sociologie, met en avant le primat de la stratification sociale comme mécanisme producteur des formes observées localement : dans un tel schéma, l'organisation spatiale ne fait que réaliser la structure sociale, la proximité résidentielle n'ayant pas d'effets majeurs sur les distances et les attitudes sociales séparant des populations voisines⁵. Un second axe, dont le développement a en premier lieu été lié à celui de l'histoire urbaine, se fonde sur un traitement plus sociographique de la stratification sociale. Cette optique, qui a connu son plein essor dans les années soixante-dix, privilégie l'étude des déclinaisons locales de la structure sociale, et de ses évolutions en longue période⁶. Afin de favoriser les comparaisons, elle se réfère volontiers à un cadre classificatoire commun (tâche que compliquent souvent les spécialités professionnelles locales⁷), quantifiant d'une ville à l'autre la distribution des populations à l'intérieur de cette grille.
- 13 Si plusieurs lignes de clivage séparent ces deux approches, un élément important les unit, à savoir la manière dont elles définissent la position sociale des individus. Dans le premier cas, les distances sociales s'établissent entre des positions définies par avance comme

stables, pleines et entières, reflète le plus souvent de l'appartenance socio-professionnelle. Dans le second, c'est cette même appartenance qui sert de guide à une radiographie de la structure sociale. Cette proximité théorique frappe d'autant plus qu'elle s'exerce à deux échelles d'observation différentes, ayant chacune des objets différents : celle d'un quartier dans le cas des études sociologiques sur la ségrégation, celle d'une ville entière dans le cas de l'histoire urbaine. Dans le premier cas, les populations délimitées partagent un espace commun, qui définit une forme minimale d'interaction entre leurs membres. Le travail sociologique consiste alors à étudier en quoi l'immédiateté apparente du contact physique est canalisée par une distance sociale invisible mais déterminante. Dans le second cas, l'échelle large envisagée exclut toute référence à l'interaction spatiale. Les individus sont saisis de manière atomique, les liens les unissant n'étant pas pris en compte dans la caractérisation de leur position sociale. L'espace se réduit ici à l'appartenance abstraite à une même unité administrative (la ville), laquelle impose mécaniquement à ses habitants leur insertion dans une structure socio-économique locale. Appliquée à la rue Wacquez-Lalo, cette méthode produirait l'image d'un espace ouvert, que se partageraient pour l'essentiel « manœuvres et ouvriers des villes⁸ », artisans et employés. On en conçoit d'emblée les limites, voire la frustration qu'elle entraînerait : avec une telle approche, les questions qui nous retiennent (existe-t-il des structurations sociales locales, et dans l'affirmative comment les qualifier ?) seraient en quelque sorte résolues avant même d'être posées. Aucune confrontation véritable avec le terrain d'étude ne serait en effet possible, le cadre d'analyse s'imposant à lui *a priori*, et sans aucune possibilité de réfutation ou même de modification.

- 14 Soumettre au contraire les grands schémas sociologiques à l'épreuve d'observations circonscrites, et du même coup pouvoir tester l'existence de mécanismes spatialisés et locaux de production de la structure sociale : c'est vers une autre tradition qu'il faut se tourner pour voir à l'œuvre une telle approche. S'inspirant d'approches sociologiques ou anthropologiques que l'on pourrait qualifier de « configurationnelles⁹ », la *microstoria* italienne a, dans les années soixante-dix, mis en œuvre un tel changement d'optique, et suggéré de mettre l'accent sur les relations interpersonnelles observées empiriquement en des lieux donnés, plutôt que de partir de représentations abstraites de la structure sociale¹⁰. À cela, une raison précise. Niant que les grands concepts macroscopiques couramment utilisés s'imposent mécaniquement aux individus, sans leur laisser de marge d'action (mais aussi de doute), et sans croire pour autant à une quelconque toute-puissance individuelle, les microhistoriens considèrent que les contraintes et les incertitudes proviennent du tissu d'interactions dans lequel est placé chaque individu.
- 15 De cette conception d'ensemble découle un programme de recherche. Au sein d'un petit noyau de « fondateurs » avertis en prises de position théoriques, cherchant à élaborer sur le terrain des réflexes de travail plutôt qu'une doctrine abstraite, et concernés par des centres d'intérêt différents, c'est sans doute Edoardo Grendi qui a été amené à formuler les propositions les plus explicites en matière de stratification sociale¹¹. S'il conserve la référence à la notion de « structure sociale », il associe celle-ci à la combinaison des rapports interpersonnels au sein d'une petite population. L'« univers relationnel », encore appelé par l'auteur « champ des relations interpersonnelles » ou « série et réseau des rapports interpersonnels » constitue l'objet de l'analyse. Une fois correctement reconstitué, cet univers permet de tracer une véritable cartographie de la structure sociale¹². À mesure des dépouillements nominatifs en effet, le tissu des interrelations devient de plus en plus dense et complexe : on pourrait dire, au sens propre, qu'il se tend.

C'est cette tension même qui fait structure, car elle délimite la marge d'action des individus, et oriente leurs représentations.

- 16 Cette conception présente ensuite pour propriété d'établir un pont entre morphologie sociale et morphologie spatiale¹³. En effet, puisque la structure sociale se mesure et se définit à travers la sphère des liens interpersonnels, elle est étroitement relative à l'espace dans lequel elle prend forme – ce que traduit le soin pris par E. Grendi à « limiter nécessairement [l'étude de l'univers relationnel] à une microrégion¹⁴ ». De fait, rompant avec la représentation, traditionnelle en sociologie¹⁵, d'une stratification sociale abstraite et générale, ne faisant que se réaliser dans l'espace, la micro-histoire établit une interdépendance entre espace géographique et structure sociale. E. Grendi est parfaitement explicite sur ce point, affirmant que, si, « paradoxalement, la tendance même à la concentration de la population semble cesser de rendre les rapports spatiaux pertinents pour la définition des interrelations sociales [...], la société s'articule toujours sur un espace¹⁶ ».
- 17 Par ces deux aspects, la micro-histoire propose une base de départ qui semble adaptée au traitement de nos propres interrogations. Ce constat laisse toutefois en suspens deux questions. D'une part, la pertinence de la micro-histoire est étroitement liée à celle de l'approche configurationnelle qui en constitue le fondement : comment s'assurer que l'observation de relations interpersonnelles constitue un ciment adéquat à la construction d'une stratification sociale ? D'autre part, la raison d'une conception spatialisée des phénomènes sociaux réside dans sa dépendance vis-à-vis du terrain d'étude. Historiquement, on va le voir, ce que l'on appelle la micro-histoire a élaboré une bonne partie de ses procédés à partir d'un travail pratique sur les zones rurales d'Ancien Régime : que deviennent ces techniques, et les conceptions qui leur sont liées, lorsqu'on les transpose sur un terrain urbain ? Telles sont les questions que le retour à la rue Wacquez-Lalo va nous conduire à confronter.

Univers sociaux et destinées individuelles

La micro-histoire est-elle seulement une question d'échelle ?

- 18 Les informations collectées sur les habitants de la rue Wacquez-Lalo se rattachent à première vue à la perspective que nous venons de décrire. Le suivi d'un recensement à l'autre fournit en effet une structure biographique, tandis que les données extraites de l'état civil, et notamment le recrutement des témoins au mariage, sont de nature relationnelle. Grâce à cette double investigation, on est en mesure d'insérer les habitants de la rue dans un ensemble de parcours parallèles, et de liens éventuellement entrecroisés. Une démarche micro-historique imposerait de prendre en compte l'ensemble des connexions inter-professionnelles ainsi observées et, en donnant le même poids à chacune d'entre elles, de construire sur cette base une stratification sociale. Mais une telle approche n'a de sens que dans un cadre précis, celui d'une observation intensive des échanges à l'intérieur d'une population. C'est en effet dans cette hypothèse que l'on peut établir une équation entre configurations interpersonnelles et stratification sociale.
- 19 Ni la population que nous suivons, ni les informations dont on dispose sur elle n'autorisent une telle démarche. C'est dans la nature du terrain étudié que réside l'explication de cette différence. Le caractère, spectaculaire pour l'histoire sociale, de l'unité d'observation retenue par la micro-histoire (l'individu, ou plutôt la configuration

inter-individuelle) peut faire croire que celle-ci est uniquement définie par celle-là. En réalité, la micro-histoire ne se caractérise pas seulement par le choix d'une d'échelle microscopique, et par l'importance qu'elle confère aux dynamiques microscopiques et configurationnelles. Pour s'appliquer, elle nécessite de surcroît de porter sur des populations aux liens denses, et de disposer sur elles d'informations nombreuses. Ces deux principes quasi ethnographiques – ils sont du reste décalqués de l'œuvre de l'anthropologue norvégien Fredrik Barth¹⁷ – entraînent que la micro-histoire ne se réduit pas au primat d'une échelle d'analyse et que, requérant des propriétés particulières de l'objet qu'elle étudie, elle n'est pas dotée d'un domaine de validité universel. Historiquement, les micro-historiens ont du reste fait des villages d'Ancien Régime leur zone d'investigation privilégiée¹⁸. La communauté rurale offre en effet le double avantage de présenter une population unie par des liens denses (même si elle n'est jamais considérée comme close sur elle-même), et une série de sources se prêtant, au moins en partie, à les identifier. Pour des historiens soucieux de mettre en œuvre une observation intensive du passé, il s'agit là d'une précondition déterminante¹⁹.

- 20 De ce point de vue, l'étude de la rue Wacquez-Lalo interroge sur la possibilité d'appliquer à un terrain urbain des conceptions et des méthodes façonnées pour traiter un autre type d'espace. On y a affaire à un groupe dont les liens sont relativement peu denses, et une partie des individus qui le composent n'entretiennent aucune forme de lien durable avec la rue Wacquez-Lalo. Ils y transitent le temps d'un recensement, et n'y conservent pas d'attache : pour eux, cet endroit ne constitue pas un espace pertinent. De surcroît, les destructions d'archives liées aux guerres, le faible recours à des enregistrements clés comme celui des actes notariés, achèvent de faire de l'objet considéré une forme lâche, dans laquelle la perception des contraintes et des ressources individuelles est très limitée : elle repose en fait, pour l'essentiel, sur les déclarations professionnelles des individus lors des recensements et des mariages. C'est donc la question de l'utilisation de ces mentions pour faire sens des parcours qui est posée par la nature de notre objet : en cette matière, nous sommes placé au départ face à un double écueil.
- 21 D'un côté, nous ne pouvons envisager l'utilisation de catégorisations socio-professionnelles *a priori* comme outil de segmentation sociale. Que beaucoup d'historiens continuent à y recourir, pas toujours pour de bonnes raisons²⁰, n'empêche pas que l'on doive tenir compte de cette évidence : comme l'ont démontré ces dernières années un certain nombre d'analyses, historiques²¹ ou pratiques²², s'y référer revient ni plus ni moins à soumettre l'histoire sociale aux conceptions de la statistique administrative, ce qu'il est difficile de justifier en vertu de la nature des objets et des procédures respectifs de ces deux disciplines. Qui plus est, dans le cas précis qui nous intéresse, l'adoption d'un découpage en catégories socio-professionnelles pré-établies présenterait un second inconvénient. Elle caractériserait d'emblée la nature de l'organisation sociale de la rue Wacquez-Lalo comme la déclinaison particulière d'une stratification globale, alors que nous cherchons précisément à mettre en évidence l'existence éventuelle de mécanismes locaux de structuration. Choisir un découpage *ex ante* signifierait résoudre cette question avant de l'avoir étudiée.
- 22 Mais d'un autre côté, on ne peut espérer qu'une sociographie brute des liens observés rue Wacquez-Lalo puisse nous éclairer directement sur les dynamiques sociales qui s'y produisent. On comprend en effet de ce qui précède qu'une telle démarche ne serait concevable que dans le cas d'une population aux liens denses et bien documentés : le tissu de liens y contraindrait effectivement les personnes, et c'est dans ce cadre seulement que

l'on pourrait, avec E. Grendi, considérer que la cartographie représente la structure. En ce sens également que se concevrait le statut donné aux formes rares, voire uniques, ce que l'on nomme un peu abusivement l'« exceptionnel normal²³ » : que, dans un réseau dense, chaque lien participe à un équilibre tendu et puisse en retour éclairer ce dernier, justifierait en effet de traiter sur le même plan des liens rares et des liens fréquents.

- 23 Mais dans le cas d'observations partielles sur une population aux liens lâches, où l'on perd ces principes de tension et d'interdépendance, aucune contrainte ne peut être définie : on peut certes enregistrer après coup des fréquences plus ou moins nombreuses de liens, mais pas définir quelles seraient, par exemple, les connexions impossibles. L'observation après coup d'une connexion rare et éventuellement contre-intuitive ne permet aucune conclusion quant à sa signification sociologique, quant à sa capacité à révéler un lien entre des espaces sociaux. Or, notre objectif est justement de qualifier la physionomie sociale d'un quartier, afin d'établir si cette dernière est indifférenciée, ou au contraire partitionnée entre des univers sociaux qui cohabitent sans vraiment communiquer. Cette perspective requiert non pas de décrire les liens observables dans notre échantillon, mais d'évaluer leur signification sociologique afin de les hiérarchiser. L'accent doit pour cela porter non pas sur une technique de représentation quantitative ou graphique, mais sur l'établissement de procédures de contrôle et de validation permettant de mieux situer et hiérarchiser le statut des différentes observations empiriques, des différents liens observés.

Une stratification sociale locale

- 24 Pour atteindre cet objectif, on peut revenir aux deux types d'information dont on dispose : des données horizontales liées au recrutement des témoins au mariage, et des données verticales issues du suivi des individus. Leur combinaison éclaire l'horizon de vie des riverains de la rue Wacquez-Lalo, en même temps qu'elle rend possible de mettre à l'épreuve la pertinence de l'approche configurationnelle chère à la micro-histoire. En effet, l'analyse du recrutement des témoins permet de dessiner dans un premier mouvement des proximités relationnelles entre professions, de tracer les contours d'une stratification sociale. La pertinence peut ensuite en être testée dans un second temps, à travers sa capacité à rendre compte des itinéraires professionnels observés.
- 25 L'examen des fréquences fait apparaître quatre professions représentées majoritairement rue Wacquez-Lalo : dans l'ordre celles de journalier, de menuisier, d'employé et de jardinier²⁴. Il se trouve qu'elles renvoient à des découpages sociologiques classiques, et permettent ainsi de les mettre directement à l'épreuve. Afin d'identifier des mécanismes stables, on peut partir de ce noyau pour construire une stratification professionnelle. Certains métiers n'entretiennent des liens de témoignage qu'avec l'une de ces activités, d'autres avec plusieurs. On peut ainsi dessiner des groupes professionnels centrés autour des quatre professions de base et des intersections entre ces groupes, et tracer ainsi progressivement les contours d'une structure sociale²⁵. Par certains aspects, la méthode s'apparente à celle des catégorisations socio-professionnelles classiques : elle procède par agglomération autour de professions fréquentes, et par constitution de groupes. Elle s'en sépare cependant par deux traits importants. D'une part, le classement auquel elle donne lieu est déterminé *ex post*²⁶. D'autre part, elle ne débouche pas sur une partition, sur un cloisonnement du monde social, puisque par le biais de leurs intersections, les différents groupes ne sont pas hermétiques.

- 26 Dans ses aspects les plus généraux, l'image qui se dégage de la stratification sociale de la rue Wacquez-Lalo est fondée sur une polarisation nette entre les professions centrées autour des journaliers, et celles qui sont reliées aux employés : entre ces deux groupes d'activités, on trouve très peu d'échanges directs. Si les premières dessinent un pôle populaire (avec par exemple les domestiques), les secondes (qui incluent entre autres comptables ou marchands boulangers) mêlent étroitement professions « tertiaires » et métiers commerciaux ou artisanaux : en termes de liens de témoignage comme en termes de parcours, ces deux types d'activités circulent dans un univers commun. Mais d'autres éléments viennent préciser et complexifier cette première impression, à commencer par la place spécifique des activités liées au secteur primaire.
- 27 À première vue, la méthode adoptée le fait éclater, et pour ainsi dire disparaître, maraîchers, cultivateurs, jardiniers se retrouvant dans des catégories disjointes. Mais à l'inverse de ce qui précède, où les métiers les plus représentés primaient dans l'organisation de l'espace social, ce sont les professions peu fréquentes qui jouent ici un rôle d'articulation : laitiers, marchands de légumes, gardes champêtres, malteurs relient l'ensemble de ces activités, en y ajoutant les métiers liés aux boissons (tonneliers, garçons brasseurs)²⁷. La cohérence de l'ensemble qu'elles dessinent signifie que le monde rural est présent, en tant que tel, en plein cœur d'une banlieue industrielle en expansion. Et son ouverture auprès des différentes grandes professions (employés mais surtout menuisiers et journaliers) le désigne même comme central, au cœur de la plupart des regroupements professionnels obtenus. Ce résultat constitue un net contraste avec les catégorisations *a priori*, qui traditionnellement en font un monde isolé et pour ainsi dire reliquaire au sein de la ville. Il contribue à la nécessaire réévaluation des images issues de la conception traditionnelle de l'« exode rural²⁸ ».
- 28 Un second constat porte sur la position particulière qu'occupent les menuisiers de la rue Wacquez-Lalo. Loin de constituer une profession artisanale comme une autre, ils forment un groupe en soi, qui a la propriété de fonctionner comme un pivot, un carrefour entre le monde des employés et celui des journaliers. Avec les premiers, ils participent de cet ensemble artiano-tertiaire que nous venons d'évoquer (cordonniers, négociants, gérants de banque font partie de l'espace commun aux menuisiers et aux employés), encore que les professions liées strictement aux menuisiers soient de nature plus exclusivement artisanale. Mais l'intersection qui les relie aux journaliers est plus spécifique : elle fait apparaître clairement la quasi-totalité des professions industrielles de la rue (contremaîtres, ferblantiers, mécaniciens, tourneurs, teinturiers, machinistes). Surtout, les menuisiers sont les seuls à relier (indirectement) ces deux mondes, autrement étanches.
- 29 Cette observation constitue l'élément le plus pertinent pour notre propos, en ce qu'elle répond directement à notre interrogation initiale. Comme les autres professions (et notamment les journaliers), les menuisiers, on l'a vu, occupent une place variable dans les différents dénombrements bruts que l'on peut effectuer. Ils occupent parfois le premier rang, mais sans jamais dépasser un sixième environ du total des activités de la rue Wacquez-Lalo. Mais, abordés d'un point de vue configurationnel, leur situation change du tout au tout : ils constituent, à proprement parler, le centre de l'univers de la rue Wacquez-Lalo. La mesure initiale que nous avons proposée (où les menuisiers ne représentaient que 4 % de ses résidents totaux), malgré son caractère apparemment indiscutable, masquait donc la clé de la structuration de la rue.

La validation par les trajectoires

- 30 Avant de commenter et d'expliquer ce paradoxe, il convient toutefois de s'assurer de la validité du résultat qui le fonde. Comme on l'a dit, l'analyse de la stratification sociale que nous avons adoptée est dépendante d'un présupposé sociologique implicite, selon lequel l'interrelation est le fondement de la dynamique sociale. Or, on l'a vu, loin de pouvoir positionner les individus dans le tissu d'interactions qui les enserrant, nous n'avons pu proposer qu'une sociographie partielle de ces configurations de liens, laquelle à proprement parler ne renvoie qu'à elle-même : tous les résultats obtenus sont réductibles à leurs principes de construction. Pour sortir de cette circularité, on peut envisager un contrôle extérieur, en mettant à l'épreuve les découpages sociaux que nous avons dessinés.
- 31 Pour ce faire, on dispose d'une série archivistique indépendante, composée cette fois non plus des actes de mariage, mais des recensements. Ils permettent d'esquisser des trajectoires professionnelles intra-générationnelles, c'est-à-dire les changements d'activité successifs des résidents de la rue. Cet objet – la trajectoire – est familier désormais pour les historiens sociaux²⁹, mais son traitement n'a pas donné lieu à une réévaluation analytique correspondant à la nouveauté – et aux difficultés – qu'a représentées son introduction. L'observation des itinéraires, en effet, pose le problème de la diversité, voire du foisonnement, des formes possibles³⁰. Or, quand il ne se réduit pas à une approche idiographique (se contentant d'énumérer les parcours observés), son traitement est souvent ramené à un cadre classique, à travers la recherche de trajectoires moyennes.
- 32 S'inspirant là aussi de l'œuvre de F. Barth, la micro-histoire italienne a tenté de proposer une formulation analytique plus adaptée à la saisie de cet objet. La clé de voûte en est l'axiome fondateur de l'anthropologue norvégien, selon lequel les systèmes de normes sont toujours fracturés par des incohérences. Dans cette perspective, il n'existe plus de correspondance mécanique entre normes et comportements. Ces derniers deviennent l'expression, explicable mais jamais prévisible, d'un ensemble de mécanismes génératifs, et de l'usage que fait chaque personne de la marge de manœuvre dont elle dispose dans une situation donnée³¹, de la gamme de possibles qui lui est ouverte. Dans cette formulation, l'analyse ne consiste plus à associer un effet à une cause, un résultat à une propriété initiale, mais à identifier la gamme des destinations potentielles à partir d'une situation donnée. « Ce ne sont plus les propriétés, mais les probabilités qui constituent l'objet de la description. La science mécaniste reposait sur la stricte délimitation de ce qui pouvait et devait se produire dans les phénomènes naturels. Une loi de prohibition l'a remplacée, qui définit, à l'inverse, ce qui ne peut se produire : dès lors, tout ce qui peut advenir sans la contredire entre dans les faits³². »
- 33 Le découpage social auquel nous sommes parvenu sur la base de l'observation des liens de témoignage permet de mettre en œuvre une telle approche. Comme on l'a dit, il n'est pas composé d'univers sociaux séparés, mais d'ensembles professionnels réunis par des intersections : il est dès lors loisible, pour chaque profession, de définir un ensemble de transformations possibles, et de transformations impossibles. Soit le cas des serruriers, insérés dans un ensemble entretenant des liens à la fois avec les menuisiers et avec les employés. On peut poser pour hypothèse que, s'ils changent de profession, ils peuvent adopter soit un autre métier de ce groupe (tel que cordonnier), soit une activité liée

strictement aux menuisiers ou aux employés (respectivement bourrelier ou comptable par exemple). Inversement, on considérera comme déviation qu'ils évoluent vers une profession uniquement liée aux jardiniers (charretier) ou aux journaliers (domestique).

- 34 En d'autres termes, la représentation proposée de la structure sociale permet de définir, pour chaque profession, une gamme de trajectoires possibles et impossibles. Son degré de pertinence peut, du même coup, être testé. Il suffit pour cela de comparer les trajectoires possibles et les trajectoires observées, et de déterminer quelle proportion de celles-ci constituent des « déviations », c'est-à-dire des trajectoires incompatibles avec la stratification obtenue. De fait, cette comptabilisation valide le découpage obtenu. Sur la base des mouvements mesurables, les déviations ne représentent que 5,4 % des changements de professions : toutes les autres sont cohérentes avec la segmentation proposée. En somme, il existe bien une correspondance entre le découpage social obtenu sur la base des liens de témoignage et la logique des parcours professionnels des résidents. Incidemment, l'exemple prouve qu'il est possible de donner une traduction méthodologique à la notion de « gamme de possibles » et à la représentation du monde social, causale mais non déterministe, qui lui est associée. Il souligne également, s'il en était besoin, que la stratification sociale ne doit pas être posée comme un objet naturalisé dont il existerait une « meilleure représentation » mais que sa conception doit être articulée à une problématique et à une construction sociologiques précises et explicites.

Les processus microscopiques de construction d'une stratification locale

- 35 S'étant assuré de la pertinence de notre sociographie, il reste à s'interroger sur ses fondements. Un retour aux listages des fréquences professionnelles (tableaux 1 à 3) fournit une première indication. Examinons d'abord le cas des menuisiers. Peu nombreux en tant que personnes (à peine 4 %), ils représentent plus de 10 % des mentions déclarées dans les recensements successifs, et plus de 16 % des résidents de la rue qui se marient à Loos. En d'autres termes, leur poids collectif dépasse très largement leur présence individuelle. Le cas des journaliers en constitue le parfait symétrique. Leur nombre total est élevé (16,1 % des résidents), mais leur importance d'ensemble plus limitée (11,2 % des mentions ; 6,6 % des époux). Ce contraste s'explique par un phénomène de stabilité résidentielle différentielle. Alors que les menuisiers apparaissent comme des quasi-sédentaires rue Wacquez-Lalo (ils déclarent plusieurs fois la même profession, et se marient dans la commune), les journaliers ne font généralement qu'y transiter.
- 36 Le découpage social auquel nous sommes parvenu permet d'enregistrer les effets sociologiques de cette différence : il témoigne du fait que l'ancrage résidentiel des menuisiers leur a donné l'occasion de peser sur la structuration sociale de la rue, dans des proportions qui sont sans rapport avec leur présence absolue. En termes de méthode, on retombe ici sur l'interrogation inaugurale de ce travail. L'illusion positiviste d'une possibilité de mesure brute et la tentation relativiste de s'arrêter au constat des mesures multiples d'un même objet ne sont pas les seules options offertes à l'investigation socio-historique. En renvoyant chaque résultat à la perspective qui le sous-tend, il devient possible d'articuler des images différentes d'un même phénomène, et de parvenir ainsi à une vision unifiée – elle aussi sociologiquement située.

- 37 Le statut du mécanisme explicatif de la stratification (la mobilité résidentielle différentielle) reste cependant à interroger. À travers la différence entre menuisiers et journaliers, on entrevoit bien entendu la marque de fonctionnements différents du marché du travail pour ces deux professions. Mais là encore, la nécessité de rendre compte de modalités précises empêche de s'en tenir à cette seule explication. En particulier, elle ne permet pas d'expliquer la spécificité des menuisiers par rapport aux autres artisans de la rue. Aller plus loin nécessite d'explorer une autre dimension, invisible si l'on s'en tient aux catégories administratives fondatrices de l'enregistrement des populations par le recensement. Reposant sur le ménage, c'est-à-dire sur le partage d'un même toit, elles imposent une représentation particulière de la famille, dont une étude fine laisse rapidement entrevoir les limites. Le suivi des résidents de la rue Wacquez-Lalo révèle en effet l'existence de multiples liens entre les ménages³³. Devinables par des chaînes d'homonymie, validables par l'existence d'individus circulant entre plusieurs ménages, ces relations organisent la dynamique sociale de la rue, en fonction d'une distribution très inégale.
- 38 À un pôle de ménages isolés s'oppose en effet un tissu complexe d'une quinzaine de foyers, qui agglomère près d'un tiers de la population totale. Cette structure familiale, non perceptible à travers les catégories administratives et historiographiques habituelles, mais qui s'apparente à la notion de « front de parenté » développée par G. Levi³⁴, a une traduction visible sur le destin de ses membres (sujets par exemple, pour ceux d'entre eux qui quittent la rue, à de nombreuses migrations de retour). Surtout, elle oriente fortement la physionomie de la rue Wacquez-Lalo. C'est elle, en effet, qui est sous-jacente à la forte sédentarité des menuisiers : loin de constituer des individus isolés, ceux-ci forment une grappe dont tous les membres sont reliés à cette nébuleuse de ménages. Leur immobilité résidentielle est à comprendre dans le cadre de cet ancrage familial large, en même temps que ce dernier en renforce les effets. Que les menuisiers apparaissent liés à tous les milieux sociaux de la rue provient de ce que le « front de parenté » auquel ils appartiennent est au cœur de la sociabilité de la rue.
- 39 La mise en évidence de ce substrat familial permet de clore l'analyse de la stratification sociale de la rue Wacquez-Lalo, et d'articuler les différents éléments nécessaires à sa compréhension. On l'a vu, même dans le cas d'une population relativement peu documentée, l'examen des relations interindividuelles permet, dans ses grandes lignes, de dessiner des formes de structuration sociale, dont les composantes orientent les trajectoires des individus. Loin de mettre en scène un monde sans contraintes, elles sont compatibles avec l'idée de segmentations fortes, qui compartimentent – et hiérarchisent – l'univers social. Toutefois, les lignes de fracture ne recourent pas exactement celles que proposent les découpages administratifs et sociologiques classiques. Les déviations par rapport à celles-ci (l'existence d'un espace commun artisans-employés, la centralité des professions à connotation rurale en pleine zone urbaine, le rôle de pivot des menuisiers) sont centrales dans l'organisation des destins individuels, et dans le profil d'ensemble de la rue.
- 40 De fait, contrairement à ce que propose l'idée d'une structuration sociale abstraite, il existe des formes locales de stratification qui sont le fruit de mécanismes microscopiques. Dans le cas de la rue Wacquez-Lalo, l'existence d'un réseau familial étendu, invisible selon les catégories classiques, détermine la sociabilité des résidents et oriente du même coup leurs perspectives professionnelles. Elle impose aussi une temporalité propre : ce ne sont pas les rythmes de la croissance urbaine qui définissent le cadre ultime de cette histoire,

mais la violente rupture de la Première Guerre mondiale, qui décapite à jamais ce large « front de parenté ».

- 41 Enfin, l'analyse du cas « Wacquez-Lalo » suggère une réflexion plus large sur l'analyse de la ségrégation sociale de l'espace. Contrairement à ce que laisse volontiers penser l'apparente naturalité du chiffre, aucune mesure brute, si évidente et indiscutable paraisse-t-elle, ne permet de cerner la structure d'un espace. Seule une procédure de construction, contrôlée par un positionnement sociologique explicite, est apte à dégager des conclusions en la matière. Pour reprendre notre exemple inaugural, la rue de Lappe chère au cœur de Louis Chevalier, malgré son maigre effectif de quatre Cantaliens, était peut-être une « rue auvergnate ». La réflexion que nous avons proposée permet de donner un substrat quantitatif à beaucoup d'études urbaines qui, tout en identifiant clairement des physionomies de quartier, ne peuvent en donner une traduction numérique immédiate.

NOTES

1. L. Chevalier, *La formation de la population parisienne*, Paris, Presses universitaires de France, 1950, p. 238.
2. L. Chevalier, *Leçon inaugurale au Collège de France*, Nogent-le-Rotrou, 1952, en particulier p. 28-34.
3. L'article de L. Stone, « Retour au récit ou réflexions sur une nouvelle vieille histoire » [1979], *Le Débat*, 4, 1980, p. 116-142, a symbolisé un débat plus large, que présente J. Revel, « L'histoire au ras du sol », préface à G. Levi, *Le pouvoir au village. Histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVII^e siècle* [1985], Paris, Gallimard, 1989.
4. Cet article s'insère dans une enquête collective plus vaste, dont un premier volet a été réalisé grâce à un financement du Plan Construction dans le cadre du Réseau socio-économie de l'habitat (GDR n° G1100 du CNRS). Voir J. Hontebeyrie, « Le rôle des structures familiales en milieu urbain », et P.-A. Rosental, « Pour un traitement configurationnel de la ségrégation sociale de l'espace », in J. Hontebeyrie et P.-A. Rosental, *La différenciation sociale de l'espace. Genèse socio-démographique d'un quartier urbain : la rue Wacquez-Lalo à Loos (1866-1954)*, rapport au Plan Construction, mai 1996.
5. Cf. J.-C. Chamboredon et M. Lemaire, « Proximité spatiale et distance sociale : les grands ensembles et leur peuplement », *Revue française de Sociologie*, XI, 1970, p. 3-33.
6. Entre autres P. Goubert, *Beauvais et le Beauvaisis de 1600 à 1730*, Paris, SEVPEN, 1960, 2 vol. ; P. Deyon, *Amiens capitale provinciale. Étude sur la société urbaine au XVII^e siècle*, Paris-La Haye, Mouton, 1967 ; W. H. Sewell Jr., *Structure and Mobility. The Men and Women of Marseille, 1820-1870*, Cambridge-Paris, Cambridge University Press/Éd. de la MSH, 1985. L'historiographie « déconstructionniste » de la décennie suivante n'a pas entièrement mené à un abandon de cette approche, comme en témoigne R. Darnton, *Le grand massacre des chats*, Paris, Robert Laffont, 1985.
7. D'où en partie l'enjeu des débats classificatoires, comme en témoigne *L'histoire sociale, sources et méthodes*, Colloque de l'École normale supérieure de Saint-Cloud (15-16 mai 1965), Paris, Presses universitaires de France, 1967.

8. Pour reprendre la catégorie forgée par A. Daumard, « Une référence pour l'étude des sociétés urbaines en France aux XVIII^e et XIX^e siècles. Projet de code socio-professionnel », *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, X, 1963, p. 185-210.
9. Deux références importantes sont ici, pour l'anthropologie sociale, l'école de Manchester et son concept de réseau, et, pour la sociologie, l'œuvre de Norbert Elias et la place qu'elle accorde à la notion de configuration. Sur ce dernier point, voir E. Grendi, « Norbert Elias : storiografia e teoria sociale », *Quaderni storici*, XVII, 1982, p. 728-739.
10. Sur la micro-histoire, on peut se reporter au dossier « Sulla microstoria », *Quaderni storici*, XXIX, 1994, p. 511-575. Voir aussi les travaux plus anciens de C. Ginzburg et C. Poni, « La micro-histoire » [1979], *Le Débat*, 17, 1981, p. 133-136 ; G. Levi, « On microhistory », in P. Burke, ed., *New Perspectives on Historical Writing*, Cambridge, Polity Press, 1991, p. 93-113 ; ou, du même auteur, « I pericoli del Geertzismo », *Quaderni storici*, XX, 1985, p. 269-277 ; et, enfin, J. Revel, « L'histoire au ras du sol », *op. cit.*, et J. Revel, ed., *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Seuil-Gallimard, 1996.
11. Il consacre en effet plusieurs articles ou commentaires à la question de la stratification sociale, durant la période d'ébullition du milieu des années soixante-dix. Cf. E. Grendi, « Il "daumardismo" : una via senza uscita ? », *Quaderni storici*, X, 1975, p. 729-737 ; « Un caso tipico di "fecondazione sociologica" della ricerca storica », *ibid.*, p. 701-702 ; « Micro-analisi e storia sociale », *Quaderni storici*, XII, 1977, p. 506-520. On peut aussi se reporter à la conclusion de « A proposito di famiglia e comunità », *Quaderni storici*, XI, 1976, p. 890-891.
12. « La reconstitution systématique (et laborieuse) des relations interpersonnelles permet une cartographie de la structure sociale sous-jacente », E. Grendi, « Micro-analisi... », *op. cit.*, p. 514. Les expressions précédentes sont extraites du même article, p. 509 et p. 518.
13. Pour reprendre les expressions d'E. Grendi, *ibid.*, p. 508.
14. *Ibid.*, p. 509.
15. Sur la neutralisation de l'espace dans les approches sociologiques de la structure sociale, et en particulier de la mobilité, voir M. Savage, « The Missing Link ? The Relationship between Spatial Mobility and Social Mobility », *British Journal of Sociology*, XXXIX, 1988, p. 554-577.
16. E. Grendi, « Un caso tipico... », *op. cit.*, p. 701.
17. Voir F. Barth, *Process and Form in Social Life*, Londres, Routledge & Kegan Paul, 1981. Sur la lecture micro-historienne de Barth, voir P.-A. Rosental, « Construire le macro par le micro : Fredrik Barth et la microstoria », in J. Revel, ed., *Jeux d'échelles...*, p. 141-159.
18. Sur le statut du savoir produit par des analyses de villages, voir G. Levi, « Villaggi », *Quaderni storici*, XVI, 1981, p. 7-10.
19. Il serait dangereux de voir dans la micro-histoire une abstraction théorique sur la société, et de perdre par une illusion rétrospective l'une de ses dimensions essentielles, celle d'une réflexion pratique sur les sources : les considérations archivistiques sont placées au cœur de la définition de l'approche microscopique. Voir par exemple E. Grendi, « Micro-analisi... », *op. cit.*, p. 509 sq.
20. En plus d'un effet de cloisonnement au sein des débats historiographiques, les catégorisations *a priori* bénéficient toujours de deux des avantages majeurs qui ont initialement contribué à leur adoption : leur caractère d'apparente naturalité (la statistique administrative et, pour partie, commerciale, les utilise toujours), et leur facilité de mise en œuvre (grâce à elle, penser la stratification sociale se ramène à un problème de codage). Un autre élément important est leur situation de quasi-monopole : aucune approche systématique n'a été proposée à ce jour pour s'y substituer.
21. Aussi bien à l'étranger qu'en France, et dans le cadre plus général des développements contemporains de l'histoire des sciences – et plus particulièrement de l'histoire de la statistique –, les fondements de la catégorisation sociale et professionnelle ont fait l'objet d'une relecture historique, qui met en avant les processus à la fois longs et contingents qui ont conduit à leur élaboration. Derrière ces travaux se dessine une manière efficace et frappante de remettre en

cause le caractère d'évidence de ces catégories, la façon dont elles ont été naturalisées. Cf. A. Desrosières et L. Thévenot, *Les catégories socio-professionnelles*, Paris, La Découverte, 1988, pour la France ; ou S. Szreter, « The Genesis of the Registrar General's Social Classification of Occupations », *British Journal of Sociology*, XXV, 1984, p. 529-546, pour le Royaume-Uni.

22. Si l'on qualifie ainsi la démarche retenue par M. Gribaudi et A. Blum, « Les individus dans l'espace social », *Annales ESC*, XLV, 1990, p. 1365-1402. En codant un même corpus de professions en fonction de catégorisations socio-professionnelles concurrentes, les auteurs montrent en acte combien celles-ci, au lieu d'être de simples outils, pré-constituaient les visions possibles du monde social.

23. Dans le paragraphe où il forge cette notion, E. Grendi, « Micro-analisi... », *op. cit.*, p. 512, utilise en fait une formulation plus modérée : « Il documento eccezionale può risultare eccezionalmente « normale » ».

24. Dans les trois critères de dénombrement que nous avons utilisés au début de cet article, ces quatre activités représentent au total 30 % environ des mentions masculines.

25. Sans entrer dans le détail de la méthode que nous avons suivie, nous avons procédé par étapes, en descendant progressivement des professions les plus représentées aux plus rares (en écartant toutefois les professions uniques, qui ne permettent aucun contrôle). Dans un premier temps, nous avons agrégé, aux quatre professions les plus fréquentes, toutes les activités qui leur étaient reliées par témoignage (professions « périphériques »). Par exemple, les comptables figurant comme témoins au mariage d'employés, nous les avons rattachés à ces derniers ; les « mécaniciens » étant liés à la fois aux journaliers et aux menuisiers, nous les avons inclus dans l'intersection entre ces deux professions. Puis, nous avons testé l'aptitude de ce premier découpage à rendre compte des liens directs entre professions « périphériques ». Par exemple, nous avons considéré que des échanges éventuels entre bouchers (unis aux menuisiers) et serruriers (rattachés aux menuisiers et employés) seraient compatibles avec notre configuration de base, alors qu'il ne saurait y avoir de connexion entre les professions reliées aux menuisiers et aux employés (tels les boulangers), et celles reliées aux journaliers (tels les domestiques). Avec ce critère de vérification, nous avons obtenu soixante-cinq échanges conformes à la structure, contre quatre seulement qui lui étaient incompatibles. Dans un deuxième temps, nous avons intégré les activités qui n'étaient pas liées directement aux quatre professions de base (« petites professions ») et introduit de nouveaux critères de validation, ce qui a permis de dégager une sociographie d'ensemble. Pour plus de précision, voir P.-A. Rosental, « Pour un traitement... », *op. cit.*

26. Pour éviter toute ambiguïté, ceci ne veut pas dire que les critères de classement ne sont pas, pour leur part, déterminés *a priori* : ils reposent ici sur une théorie configurationnelle du monde social dérivée de la sociologie, eliasienne en particulier (cf. *supra*, note 9). Faute d'être toujours explicite sur ce point, le développement contemporain des approches relationnelles est parfois teinté d'un positivisme naïf. Rappelons qu'en comparant espace des liens et espace des trajectoires, l'un de nos propos est précisément de mettre à l'épreuve la pertinence des découpages configurationnels.

27. Mentionnons notamment les liens de témoignage garçon brasseur-tonnelier, garçon brasseur-malteur, malteur-jardinier, paveur-marchand de légumes, paveur-cultivateur, cultivateur-laitier, laitier-garde champêtre, marchand de légumes-employé de commerce, jardinier-employé de commerce, maraîcher-jardinier, jardinier-garde champêtre.

28. Sur les fondements de la construction du modèle de l'exode rural, et la proposition de constructions alternatives, voir P.-A. Rosental, « Paure e statistica : l'esodo rurale è un mito ? », *Quaderni storici*, XXXVI, 1991, p. 845-873.

29. Il a été introduit au début des années soixante-dix par L. K. Berkner, « The Stem Family and the Developmental Cycle of the Peasant Household », *American Historical Review*, LXXVII, 1972, p. 398-418. On trouvera une présentation du cadre qui prévalut à son introduction dans M. A.

Vinovskis, « The Historian and the Life-Course », *Life-span Development and Behavior*, 8, 1988, p. 33-59 ; ou dans A. Chenu, « La famille-souche, Questions de méthode », in F. Le Play *et al.*, *Les Mélouga, une famille pyrénéenne au XIX^e siècle*, Paris, Nathan, 1994, p. 223-229.

30. Dans le cas de la rue Wacquez-Lalo, il serait fastidieux de détailler une hétérogénéité qui associe, pour un même individu, des passages d'employé à boulanger, d'ajusteur à serrurier, de menuisier à typographe. Pour plus de détails, on peut renvoyer à P.-A. Rosental, « Pour un traitement... », *op. cit.*

31. Précisons que cette approche ne repose pas sur l'individualisme méthodologique et qu'elle n'a rien à voir avec l'utopie de la toute-puissance d'un individu « libre » et démiurgique. D'autres éléments concourent du reste à brouiller l'action individuelle : l'inégale distribution des ressources (au sens large du terme) dans la société, l'incertitude qui prévaut dans toute interaction quant à la réaction d'autrui. Cf. P.-A. Rosental, « Construire le macro par le micro... », *op. cit.*

32. G. Levi, « Les usages de la biographie », *Annales ESC*, XLIV, 1989, p. 1329. Voir D. N. Mac Closkey, « History, Differential Equations, and the Problem of Narration », *History and Theory*, 30, 1991, p. 21-36.

33. Voir J. Hontebeyrie, « Le rôle des structures familiales en milieu urbain », *op. cit.*

34. G. Levi, *Le pouvoir au village...*, *op. cit.*

RÉSUMÉS

Le choix d'un terrain (une rue de la banlieue lilloise) et d'une approche (le suivi des trajectoires professionnelles de ses résidents durant six décennies), tous deux microscopiques, vise à articuler plusieurs thématiques classiques de l'histoire sociale urbaine. Il s'agit d'étudier comment caractériser la morphologie sociale d'un espace donné, d'analyser les effets de l'appartenance résidentielle sur les parcours individuels, et de s'interroger sur l'existence de formes locales de stratification sociale. L'analyse des liens interpersonnels et des trajectoires révèle que l'espace considéré s'organise autour d'un petit noyau de professions, dont la centralité se fonde sur des dynamiques familiales. En plein cœur de la « révolution industrielle », une constellation stable de ménages apparentés amène à la constitution d'une structuration sociale locale, totalement invisible pour une approche agrégée. L'étude permet de donner un substrat quantitatif à beaucoup d'études urbaines qui, tout en identifiant clairement des physionomies de quartier, ne peuvent en donner une traduction numérique immédiate.

The choice of a field (a suburban street of Lille) and an approach (follow up of professional trajectories of its residents during six decades), both microscopic, aim at articulating several classical thematics of urban social history. The article deals with the problem of characterizing the social morphology of a given space. It concerns itself with the effects of residential adherence on individual trajectories. It also raises questions on the existence of local forms of social stratification. The analysis of interpersonal links and trajectories reveals that the considered space organises itself around a small kernel of professions whose centrality is based on family dynamics. At the heart of the industrial revolution, a stable constellation of related families leads to the constitution of a local social structuralization completely invisible to an aggregate approach. The study allows us to give a qualitative substratum to many urban studies which,

while clearly identifying the neighbourhood's features, cannot provide an immediate numerical translation of them.

AUTEUR

PAUL-ANDRÉ ROSENTAL

Paul-André Rosental (EHESS, INED) étudie principalement les liens entre espace, familles et migrations en France au XIX^e siècle. Il s'intéresse en particulier au traitement des trajectoires individuelles en histoire sociale. Il vient de publier « Construire le macro par le micro : Fredrik Barth et la *micro storia* », in J. Revel (sous la direction de), *Jeux d'échelles : La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Seuil-Gallimard, 1996, et « Treize ans de réflexion : de l'histoire des populations à la démographie historique française (1945-1958) », in *Population* (Paris), 1996 (6).